

Lurelu

La seule revue québécoise exclusivement consacrée à la littérature pour la jeunesse



Le Passé-Simple enr.

Julie Poirier

Volume 15, Number 2, Fall 1992

URI: <https://id.erudit.org/iderudit/13078ac>

[See table of contents](#)

Publisher(s)

Association Lurelu

ISSN

0705-6567 (print)

1923-2330 (digital)

[Explore this journal](#)

Cite this article

Poirier, J. (1992). Le Passé-Simple enr. *Lurelu*, 15(2), 30–31.

Troisième prix du concours littéraire



par Julie Poirier

Illustration : Dominique Jolin

Alice avait toujours aimé parler chiffons. Les yeux fermés, elle pouvait, d'un simple froissement, déterminer le tissu employé dans la confection des vêtements qu'elle vendait. Elle affectionnait particulièrement la soie, sous toutes ses formes, le brocart et les dentelles.

Fréquentant les ventes de charité, les bazars, les comptoirs de linge usagé, elle avait l'œil pour dénicher le jupon ancien, la dentelle délicate ou quelques accessoires surannés qu'elle vendait à sa boutique.

Ces vêtements consignés avaient une histoire, une âme. Alice n'acceptait pas les tissus vulgaires, les effets communs, ceux que l'on croise sans les remarquer, ceux que l'on retrouve par centaines dans les grands magasins.

Le principe de consignment était simple. Le vêtement qui avait cessé de plaire à l'une était offert à l'autre à un prix juste et raisonnable. Ainsi, Alice entretenait une relation privilégiée avec ses clientes. Sur une fiche, elle notait leurs goûts, leurs mensurations, leurs demandes spéciales; elle se plaisait à analyser leurs couleurs et les conseillait judicieusement sans jamais forcer la vente.

Un matin, à l'ouverture, elle trouva devant la porte de sa boutique un sac de plastique contenant du linge. Étonnée, elle fronça les sourcils. Alice se faisait un point d'honneur de connaître personnellement ses fournisseurs! De plus, comme elle achetait les vêtements ou les prenait en consignment, qui donc pouvait trouver intérêt à faire des dépôts anonymes?

Quelque peu insultée, le Passé-Simple n'étant quand même pas la Saint-Vincent de Paul, Alice entra dans sa boutique et commença avec réticence, du bout des doigts, à faire l'inventaire du sac.

Il y avait là, bien pliés en quatre, un lot de mouchoirs de fine baptiste, garnis de valenciennes ou brodés de soie aux couleurs tendres, avec les initiales A.M.L. Alice, mise en appétit, plongea gloutonnement les mains vers d'autres découvertes.

Elle ne fut pas déçue! Ses mains riaient en sortant fébrilement des dentelles anglaises de tous formats. Ses yeux en bavaient de plaisir. Le sac vide, les mains d'Alice – comme des plongeurs de fond – prirent le temps de décompresser avant de remonter à la surface.

Assise confortablement par terre, Alice reprit chaque pièce une à une afin de les savourer à leur juste valeur. Quoiqu'un peu jaunies, les dentelles étaient en excellent état. Elle les ferait tremper dans une lessive de son invention qui leur donnerait un air de fraîcheur; suivrait ensuite un repassage à la vapeur, et le tour serait joué.

Passant dans son arrière-boutique, Alice se mit aussitôt à l'ouvrage. Vraiment, ce sac ne pouvait tomber en de meilleures mains, songea-t-elle.

Alice ne s'attendait aucunement à recevoir d'autres cadeaux du genre et elle fut agréablement surprise, le lundi suivant, en trouvant un sac semblable au premier, mais beaucoup plus gros. Il contenait des draps, des taies d'oreiller, des linges de table, des tabliers, le tout brodé de roses ou de fleurs sauvages. Un vrai trousseau de mariée! Alice était ravie. Elle ne cherchait pas à savoir le qui ou le pourquoi de ces cadeaux; elle était heureuse, simplement, de cet arrivage du ciel.

Mais le lundi suivant, lorsqu'elle se buta contre un troisième sac, sa curiosité se réveilla. Se baissant, elle jeta un coup d'œil aux alentours, laissant sa main droite farfouiller à l'aveuglette. Quelques secondes suffirent à sa main exercée pour reconnaître la soie tant aimée. Un instinct de propriétaire s'éveilla et elle se sauva à l'intérieur de sa boutique, le cœur battant à l'idée des trésors soyeux qu'elle allait découvrir.

Déposant son fardeau sur la table de l'arrière-boutique, elle prit le temps de se faire du thé. Un simple froissement de soie avait fait surgir tant d'images qu'elle préférait s'en délecter préalablement.

Bien assise, elle prit quelques gorgées de thé puis, ayant laissé décanter ses idées, étala calmement sur la table le contenu du sac : deux grands foulards de soie aux couleurs éteintes, une, deux, trois, quatre robes! Quatre robes modèles anciens aux tissus soyeux et froufrouants, et tout au fond du sac, faisant grise mine, quelques camisoles de coton.

Sérieuse, Alice but son thé en lissant de la main le taffetas d'une des robes. Quel avantage y avait-il à refuser les règles du jeu? Quelle était donc cette femme qui donnait son passé par petits morceaux? Lundi prochain, y aurait-il un autre épisode sur le pas de sa porte?

Alice avait toujours détesté les casse-tête incomplets, les bandes annonces qui ouvraient la porte à toutes les conjectures. Intriguée et irritée, elle consacra plusieurs heures durant la semaine à interroger les vêtements et les voisins. Elle décida d'agir; lundi, elle arriverait tôt à sa boutique et participerait au feuilleton.

Hélas! deux lundis passèrent sans autre rebondissement, et Alice reprit son train-train habituel. Mais, la troisième semaine, alors que l'histoire semblait close, un chauffeur de taxi, valise à la main, fit tinter la clochette de la porte d'entrée.

- C'ben ici le Passé-Simple?
- Oui. Qu'est-ce que je peux faire pour vous? demanda Alice quelque peu étonnée.
- Ben, on m'a d'mandé de v'nir porter ça. Tenez. Le chauffeur déposa la valise et se retourna.
- Qui ça, on? demanda Alice en retenant l'homme par la manche.
- J'sais tu, moi? J'y ai pas d'mandé son nom.

Le chauffeur se dégagea brusquement et s'en alla en haussant les épaules.

Quel était ce nouveau mystère? La valise, sans doute, en dirait plus long. Alice prit le temps de la détailler. C'était une belle valise, comme on n'en fait plus – ou à des prix si exorbitants qu'il vaut mieux ne pas y penser – et les initiales A.M.L. y étaient gravées en lettres dorées. La valise ne devait pas avoir beaucoup voyagé car le cuir ne présentait aucune éraflure. En revanche, sur le devant, se trouvait un auto-collant d'un hôtel de New York.

Intimidée, Alice caressa doucement le cuir. Elle avait la sensation de participer au dernier épisode d'un feuilleton. Elle ouvrit respectueusement la valise et trouva, enveloppés de papier de soie jauni et craquant, un chapeau à voilette de velours noir, des gants noirs, une robe de soie aux motifs sombres, une large ceinture noire en velours perlé et une paire de souliers assortis.

Un parfum léger, mais insinuant, de naphthaline rendait tout ce noir accablant comme une veillée funèbre. Alice sentit une présence près d'elle. Elle frissonna. La clochette de la porte d'entrée fit entendre un son voilé. Alice jeta un regard inquiet autour d'elle. Rien. Ramenant les yeux vers les vêtements, elle vit une enveloppe qui les tranchait comme une blessure.

«Pourtant, je suis sûre...» Alice secoua la tête. Non, elle n'était sûre de rien. Elle contempla la tache claire, puis, désireusement en finir, déchira l'enveloppe.

Sur un carton blanc, une main qui tremblait avait écrit :
«Venez me voir 1313, rue Panet, ce soir à vingt heures. Je vous attends.»

A.M.L.
Alice soupira, soulagée. «Franchement, je ne sais pas ce qui m'a pris...»

Elle se moquait maintenant de s'être laissé influencer par ses sens. Bien sûr, elle irait remercier cette bonne dame et, on ne sait jamais, peut-être allait-elle hériter de quelques petits trésors anciens.

Lorsqu'il fut dix-neuf heures trente, elle se rendit allègrement à son rendez-vous et fit même un petit détour pour acheter quelques fleurs, question de ne pas arriver les mains vides. Semblable à Perrette, elle cheminait, tout en jonglant avec d'hypothétiques dentelles.

Lorsqu'elle sonna au 1313, rue Panet, une voix chevrotante lui répondit : «Entrez, ce n'est pas barré. Je suis dans mon lit, première chambre à droite.» À ces paroles, Alice ressentit une impression indéfinissable de déjà vu, de déjà vécu. Elle haussa les épaules et se dirigea vers la chambre, le sourire aux lèvres.

En ouvrant la porte, elle comprit. Emportée par son élan, elle fit quelques pas, tendit son bouquet à l'homme et dit :
«Grand-mère, comme vous avez de grands yeux!»

